

Peut-être aussi, y a-t-il chez l'homme une possibilité d'atteindre à l'*Ouvert* par la contemplation de la nature ou de sa sublimation dans l'art. L'auteur nous apprend que contempler est étymologiquement *cum-templum*, le *templum* étant ce fragment d'espace délimité dans lequel les prêtres antiques lisaient les augures dans le vol des oiseaux. Dans ce « temple » s'inscrivaient les sens à lire. Contempler la « *theoria* » des signatures des êtres dont les différentes formes sont le résultat de la *Poesia* (invention et construction de formes), les deux vocables servent de pierre d'angle à PLOTIN. En tout cas, contempler c'est accepter de rester sensible à ce qui est là devant soi, pris par l'image avant de savoir le dire et parfois jusqu'à en pleurer (l'auteur dans son premier chapitre raconte comment la rencontre avec un daim captif de la route dans les phares de sa voiture a pu l'émouvoir aux larmes par son apparaître soudain, surgi de nulle part, courant devant lui par bond, la croupe ondulante, quelques centaines de mètres et disparu presque aussitôt dans le sombre des bois). Car les animaux « assistent au monde » comme nous y assistons. Il y a ce partage du regard que l'on peut sentir lorsque nous renouons avec la nature, loin des cités. Il y a alors ce « côtoïement » et à la fois cet « abîme » (DERRIDA). Cette « *intimité perdue* » (G. BATAILLE), perte que nous tentons, humains, de compenser par le discours et l'amour. A lire d'urgence.

P. BELZEAUX

A propos de
LA MÉCANIQUE DES PASSIONS ²⁰⁷
d'Alain EHRENBURG



ou la Nouvelle Psychiatrie ?
par Albert LE DORZE

La société idéale, c'est une société de l'*autonomie*. Cette autonomie-condition est la représentation collective souhaitée de l'homme en société, du vivre-ensemble. Ce qui s'oppose à l'*hétéronomie* (Marcel GAUCHET) qui place les possibilités d'agir, de décider, de penser en dehors de l'individu humain : dieu, âme, zombies. La philosophie proposée est résolument matérialiste, aucune transcendance. L'esprit n'est qu'une chose, une somme de fonctions naturelles à étudier par la méthode scientifique comme n'importe quel organe ou fonction. Le langage - accord avec CHOMSKY - n'est qu'une fonction neurale. La puissance qui permet, qui régit l'autonomie – ce qui constitue une rupture épistémologique au sens de BACHELARD – ne se loge pas dans le commerce interhumain, la relation, mais dans le cerveau. G. EDELMAN : « Si nous ne parvenons pas à comprendre comment l'esprit se fonde sur la matière, persistera un abîme entre nos connaissances scientifiques et notre connaissance de nous-mêmes²⁰⁸ » Comprendre notre cerveau, c'est comprendre notre subjectivité.

207. 1 EHRENBURG Alain. *La mécanique des passions : Cerveau, comportement, société*. Paris, Odile Jacob 2018.

208. EDELMAN G. Cité par Ehrenberg Alain. /ibid. p. 125

Il ne peut exister de césure entre le biologique et le social. La valeur essentielle, c'est la propriété de soi, la possibilité de réaliser toutes ses chances. Tout sujet, handicapé ou pas - il faut parler d'handicapable - est capable d'être augmenté du fait des propriétés dynamiques liées à la plasticité cérébrale, à la sélection synaptique. Il possède un potentiel caché, fait preuve de créativité, origine de nouvelles valeurs. Son self présente de nouvelles formes de vie, des styles spécifiques. La compétence, la cognition sociales sont essentielles : l'individu se doit d'être reconnu dans sa dignité. Il faut écrire une science naturelle du comportement autonome.

Philosophie qui se revendique pratique, empirique, utilitaire, humaine. Le comportement humain procède par tâtonnements mais on le veut aussi mécanique, automatique, régulier, prédictible, quantifiable. Par l'apprentissage le sujet devient capable. Disparition de la psychopathologie, seuls des dysfonctionnements neurophysiologiques existent. Les symptômes ont valeur d'expériences vitales. Domaines du coach, du pair, du partenaire dans l'établissement de projets visant au dépassement mais le spécialiste de la maladie mentale ne peut que se dissoudre. Il nous faut identifier les détériorations d'un système neural spécifique à un individu et « prescrire des programmes d'entraînement cognitifs personnalisés afin d'augmenter la cognition, d'améliorer le fonctionnement dans la communauté et d'optimiser le bien-être²⁰⁹. » Peut-être comme une hypnose au long cours²¹⁰ ?

Les entraînements de remédiation cognitive – la narrativité est notamment insuffisante – réussissent à modifier l'activité du cortex préfrontal. La contingence devient nécessité, l'existence fondue dans l'essence, la mythologie réduite à l'état de ferraille. Le sujet, schizophrène ou autre, est un sujet pratique confronté à des problèmes à résoudre. La négativité devient un atout. Clairvoyance d'Antoine GARAPON : « La domination intellectuelle ne passe plus par de nouveaux concepts, mais par un nouveau statut du concept qui n'a de valeur que s'il est opératoire²¹¹. Opérations, calcul, digitalisation. Et c'est le patient qui décide, à tel moment, s'il a besoin d'un pair, d'un médicament, d'un soutien communautaire comme celui des entendeurs de voix, de telle expérience sexuelle, de tel apprentissage. Il faut viser l'autocontrôle, l'autorégulation émotionnelle. Le sujet est expert de lui-même.

209. EHRENBERG Alain. Ibid. p. 240.

210. ROUSTANG F. *Elle ne le lâche plus*. Paris : Minit, 1980

211. GARAPON Antoine : *Une gauche « ringardisée » par la mondialisation ?* Esprit, septembre 2016, n°427, p.37.

« Aux USA, les groupes, programmes, organisations dirigés par des personnes avec une sérieuse maladie mentale sont deux fois plus nombreux que les organisations de santé mentale dirigées par un professionnel²¹². » Les libertariens pourraient signer ce manifeste : c'est à la société de s'organiser afin de permettre la libre expression des différences. Les pratiques neuroscientifiques concernent l'individu ordinaire et elles veulent faire claquer au vent les voiles de l'individualisme démocratique, refusant avec violence tout écrémage culturel, élitiste. Comme le disait Roger GENTIS²¹³ en 1973, la psychiatrie doit être faite et défaire par tous. Elles valorisent les initiatives individuelles et aiguillonnent l'esthétisation de la vie de tout un chacun. L'héroïsme de la modernité est pour tous.

Proximité évidente entre la neuropsychologie et l'**anthropologie numérique**. D. DENNET et S. DEHAËNE : nous pouvons répondre à toutes les questions pertinentes en étudiant l'activité cérébrale sans recourir à des expériences subjectives. La plasticité cérébrale permet une action-réponse à la question qui court-circuite, pour la bonne cause, l'intentionnalité et la volonté du sujet.

Intentionnalité qu'EHRENBERG a toutefois quelques difficultés à abandonner : le symptôme doit bien toujours avoir quelque valeur intentionnelle. Pouvons-nous ainsi faire passer la psychanalyse par-dessus le moulin ? Pour lui, le même fait peut, à la fois, s'analyser du côté sensori-moteur et du côté de l'intelligible, d'une dynamique psychique. Cerveau individuel, psyché, attentes sociales, cultures ne peuvent se distinguer. Siri HUSTVEDT, écrivaine qui tremble et se décrit²¹⁴, déclare : je ne peux savoir où la maladie finit et où le je commence. Et comme l'antique péché religieux, le malheur ne peut que traduire une insuffisance d'intelligence cognitive ou émotionnelle, une faute à confesser puis à dépasser. Le sujet humain doit rebondir, il est flexible. Ce malheur doit apporter le « bénéfice » d'une différence. La diversité n'attend pas un secours solidaire qui s'apparenterait à ce que BAUDELAIRE nommait la prostitution fraternelle. La *happycratie* d'Eva ILLOUZ, l'*homo-festivus* de Philippe MURAY s'affichent comme étendards d'une modernité obligatoirement positive.

La croyance en la neuroscience doit cesser car la mécanique newtonienne n'a pas besoin de croyance. Reste à savoir si la nature

212. EHRENBERG Alain. Ibid. p. 246.

213. GENTIS Roger : *La psychiatrie doit être faite et défaire par tous*. Paris, Maspéro 1973.

214. HUSTVEDT Siri : *La femme qui tremble. Une histoire de mes nerfs*. Paris Actes Sud ; 2010.

humaine, si elle existe, obéit à ce qu'on lui présente comme désespérément rationnel.

LEVINAS : la rencontre se distingue de la connaissance, elle fonde l'existence.

Paul VALÉRY. « La science est due à des accidents heureux, à des hommes déraisonnables, à des désirs absurdes, à des questions saugrenues, à des amateurs de difficultés, à des loisirs et à des vices, au hasard²¹⁵. »

Le tenant d'une théorie unique, totale, monoculaire ne peut-il apparaître, au mieux, que comme un idiot utile ?²¹⁶

*

LA BARBARIE DES HOMMES ORDINAIRES *Ces criminels qui pourraient être nous*²¹⁷ de Daniel ZAGURY. Paris. Ed. de l'Observatoire. 2018

Cette dernière livraison du Docteur Daniel ZAGURY (car il y en a eu d'autres, et pas des moindres) est venue réveiller les « experts » endormis ou enrobés dans cet étrange statut d'expert « psy ». Une livraison qui non seulement interroge ces « spécialistes » et, au delà, tous les citoyens, soucieux de justice ou, plus simplement d'équité. Le sous titre : « ces criminels qui pourraient être nous » peut sonner comme une provocation. Il n'en est rien. Dans cette réflexion que conduit avec nous, et pour nous, ce praticien de la psychiatrie qui jamais ne s'isole de ses « collaborateurs », c'est tout un pan de notre histoire qui se voit dévoilée, de cette histoire qu'on préfère ignorer et qui cependant hantent nos cours d'assises ou la justice du quotidien, une justice parfois bien malmenée par les médias et les egos qui tournent autour.

Ce que je voudrais dire de ce bel ouvrage et de son humain d'auteur, c'est qu'il a réussi la prouesse de concilier ou de mettre l'une au service de l'autre, « la psychologie individuelle » (celle qui s'efforce de répondre à la question de savoir pourquoi les gens sont ce qu'ils sont et font ce qu'ils font) avec la « nosographie psychiatrique » (laquelle répond à un impératif de classement et de transmission) dont

215. VALÉRY Paul, *Cahiers* : Gallimard, La Pléiade ; Tome II, 1974, p.938-939.

216. La vigueur de cette formule suscite une réaction et un complément d'information de la Rédaction, p.226 [NDLR]

217. Ce livre important a déjà retenu notre attention dans le cahier précédent (n°41-42, juin 2018, pp.254-257).

on peut regretter que ce souci serve d'argument aux classements en égalité/inégalité. Et, de ce point de vue, la richesse des observations cliniques, associées à l'empathie du clinicien, nous montre au moins qu'il en connaît un bout sur ces questions et qu'il sait de quoi il parle.

Chez ZAGURY, le souci de transmettre, j'ai envie de dire aussi de partager, est la marque de sa « capacité à être sujet de son engagement ». Arrêtons ces louanges, ce n'est guère le souci de ce psychiatre dont nous disions hier qu'il avait les emportements d'un GEORGES HEUYER alors qu'il nous semble, aujourd'hui, partager avec le médecin philosophe H.EY, les caractéristiques d'un HIPPOCRATE de la folie. On sait par ailleurs que son orientation est résolument Freudienne, ses écrits le rappellent comme ses références à P.C. RACAMIER. Mais qu'il ne nous en veuille pas, ces rappels sont au moins sincères et concernent aussi ce qui fait sa singularité dans notre Établissement Public de Santé de Ville Evrard. Rappelons ce que contient cet ouvrage, une table des matières qui fixe les bases de sa réflexion :

– « *Du crime passionnel à l'homicide conjugal* », voilà des préoccupations qui nous concernent tous, peu ou prou, dans notre vie de couple comme dans notre itinéraire conjugopathique. La réflexion de l'auteur est toujours fine et respectueuse de chacun. Elle ne ménage personne.

– « *Les meurtres de nouveaux nés* ». À partir de faits divers connus, et dont il eut la responsabilité en qualité d'expert, se voient éclairés les mécanismes psychiques en jeu, dans l'affaire dite « Courjault » notamment, sans pour autant s'appuyer sur une quelconque pathologie, et en nous précisant, voire en nous rappelant qu'il pourrait être prudent de rester réservé à l'égard de ce concept, de « déni de grossesse » qui pourrait se voir confondu avec celui de « déni de réalité ».

– « Les crimes de lèse-narcissisme » ou les violences du quotidien dans certains de nos quartiers. Ces « embrouilles » sont dans la démesure, masquent à peine « une consternante pauvreté », livrent un état d'alerte permanent. Un défaut d'appréciation quand ce n'est pas un arrêt de la pensée. Rien de ce qui est dit, sur ce terrain, ne saurait être préjudiciable à l'un de ces intéressés entre les mains duquel ce recueil de réflexion pourrait se trouver.

– « L'emprise mentale ». Sur cette question de l'emprise et de la prédation morale, l'expert illustre son propos à partir de l'affaire Monflanquin dont on se souviendra qu'elle concerne les onze membres d'une famille aisée d'une de nos régions. Une famille enfermée sur elle même durant pratiquement dix ans, captive d'un gourou, rodé dans l'utilisation des faiblesses de chacun. « Comment un homme

peut-il prendre possession d'un autre homme pour l'asservir, réduire à néant sa résistance, tout obtenir de lui dans des enjeux de sexualité, d'argent ou de pouvoir ? » s'interroge le clinicien tout en démontant, ici, les mécanismes qu'il étend à bien d'autres situations tout en nous confiant que ces expertises de victimes qui lui furent confiées furent pour lui d'un grand enseignement. Ne serait-ce que pour comprendre mieux les prédateurs.

Ce dernier chapitre marque un tournant dans les étapes de la réflexion qui nous est proposée, car nous entrons avec lui dans une actualité contemporaine préoccupante.

— « Les terroristes ». Nous voici au cœur de l'ouvrage, à ce qui le fait « battre » ce recueil, à son « palpitant » pour parler trivialement, c'est à dire ce qui anime ses séminaires depuis bien des années maintenant. S'y voient proposées les interrogations relatives 1/ aux idéalistes passionnés avec les auteurs du début du XX^e siècle et le célèbre M.DIDE 2/ aux magnicides (qui aurait connu BRUTUS s'il n'avait assassiné CESAR ?) 3/aux tueurs de masse 4/aux devenir-monstre et, surtout 5/aux tueurs en série dont il a proposé une esquisse dans un précédent ouvrage consacré à leur énigme et à ce dont ils peuvent jouir.

Cette progression qui nous conduit vers les génocidaires est marquée de questionnements sans concession en direction de notre système judiciaire, tout autant qu'en direction de ceux qu'il nomme « les pieds nickelés ». En direction aussi de ses collègues, confrères ou collaborateurs, tous impliqués dans sa démarche et en butte à des questions similaires. D.ZAGURY est sans complaisance. Il ne ménage personne. Il s'y emploie avec sagesse, avec adresse même, tout en déplorant le gâchis en ressources et en initiatives qui restent une caractéristique de notre justice.

— « Les génocidaires ». Sur ce terrain et pour ce que j'en ai compris une question est posée autour du « travail psychique du crime ». Une situation exceptionnelle peut-elle appeler des réactions normales ou cette situation, imprévisible n'oblige t-elle pas à des réponses improvisées ? Se mettent là en œuvre des mécanismes de transformation à la fois silencieux et invisibles, des mécanismes qui incitent à penser que lorsque le conscient se trouve confronté à des apories, à des questions sans solution, l'inconscient prend le relais et impose ses solutions, qu'il puise dans les intimités et leur archéologie. En établissant une distinction entre tueurs en série et génocidaires, D.ZAGURY va jusque là. La singularité des premiers reposerait

sur une psychologie individuelle, celle des seconds s'alimenterait d'une psychologie collective. Les deux seraient aux prises avec « une pénurie d'affects ». Ainsi, et par paliers, l'auteur nous conduit vers son objectif ou sa « question centrale ».

— « La banalité psychique du mal ». Que peut-on dire de ces criminels si nombreux qui ne présentent ni psychose, ni trouble grave de la personnalité ? Le mal n'est jamais banal. Mais ceux qui le commettent peuvent-ils l'être ? s'interroge avec gravité l'expert ? Et là, on entre de plain pied dans un débat historiographique qui a donné lieu à (et continue d'alimenter) une abondante production qui nous montre que cet ouvrage n'est pas politiquement neutre. En abordant H. ARENDT et les questions liées au totalitarisme, il rejoint cette autre question de la nature des régimes nazis et staliniens et s'écarte, d'une certaine façon de la problématique de la philosophe. Notamment quant-aux rapports qu'elle entretient avec un HEIDEGGER, lui même limité dans ses positions entre une Hannah, juive allemande, et une épouse mussolinienne fasciste ; posant cet autre interrogation de savoir ce qu'il y a d'HEIDEGGER dans le EICHMANN présenté par HANNAH ARENDT. On perçoit, là, où se situe la banalité ? Quoiqu'il en soit, le docteur D. ZAGURY nous entraîne au cœur des incongruités que soulèvent pour lui, et il n'est pas le seul, les expertises autant psychologiques que psychiatriques. Ces expertises sont-elles un danger pour le citoyen ou sont-elles en danger ?

Ce livre, dans une brièveté qui fait aussi sa force, ne souscrit pas aux canons de l'écriture contemporaine, de celle qui refuse de s'attarder sur le sens et plaide en faveur des liaisons arbitraires entre les interprétations. Non ! cet ouvrage n'entre ni ne s'appuie sur les analogies compilatrices. Il ne prétend pas non plus expliquer l'animal par l'homme, ni l'homme par l'animal ou par le végétal. Il laisse cette responsabilité aux anthropologues de l'hybridité. Il nous suggère tout simplement, et ce n'est pas rien, d'expliquer l'homme par l'homme, en ses débordements. En cela il retrace de surprenants parcours qui nous font nous plonger, nous lecteurs, dans nos propres intimités. C'est bien là, la singularité de cette curieuse publication, celle d'un psychanalyste que j'oserais qualifier du crime et qui n'en a pas fini en cela qu'il en rencontre les auteurs à l'autre bout de la chaîne. Et que, de ce point de vue, il a encore bien des choses à nous transmettre. Qu'on le relise. C'est une de ses promesses.

S. RAYMOND (PARIS)